Document généré le 1 juin 2025 22:12

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Méditation sur le devenir de l'humanité

Hervé Fischer

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18799ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fischer, H. (2005). Méditation sur le devenir de l'humanité. *Spirale,* (200), 30–32.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MÉDITATION SUR LE DEVENIR DE L'HUMANITÉ

L'IDÉE de progrès a-t-elle du sens quand on parle de culture (nous parlons ici des cultures humaines, et non des cultures animales)? La question n'est pas si simple qu'elle pourrait paraître à plusieurs esprits subtils, et force est de constater que beaucoup d'intellectuels brillants y ont déjà répondu affirmativement par le passé. Je crois même que la majorité d'entre nous le croyons intuitivement encore aujourd'hui, sans oser nous l'avouer. Pourtant, devons-nous considérer qu'il y a eu progrès dans l'histoire de l'art depuis les peintures préhistoriques de la grotte Chauveau, il y a 32 000 ans, jusqu'à la *bad painting* des années 1980, par rapport à la peinture hyperréaliste des années 1970, ou à la peinture de Van Gogh, d'Ingres, de Vermeer, de Raphaël, des primitifs flamands, des Égyptiens? Peut-on parler de progrès en littérature? En musique? En architecture? Il faut se méfier ici des réponses simplistes, qui dépendent aussi de ce qu'on entend par culture. Ainsi, la science, la politique en font-elles partie?

Au temps des utopies optimistes du XIXe siècle, n'avons-nous pas cru en Occident au Progrès de la Raison, au positivisme, au progrès social, à l'importance de l'*avant-garde* en culture? Lucien Goldmann ne nous a-t-il pas présenté les poètes et les artistes comme la *conscience possible*, la *conscience à venir* de l'humanité? L'*innovation* n'a-t-elle pas été une valeur culturelle avant de devenir un incontournable de la technoscience et de l'économie? Faut-il suivre Hegel, Condorcet, Saint-Simon, Marx? Ou Ivan Illich? Si la condition féminine fait partie de la culture, quelle femme occidentale ne revendiquera pas hautement aujourd'hui l'évidence du progrès de nos valeurs culturelles? Et comment parler de culture sans en considérer les valeurs! Comment penser que le progrès puisse exister dans l'évolution humaine, mais pas dans l'évolution de la culture? Inversement, nier le progrès en culture, ne serait-ce pas rejeter le progrès humain? C'est là en effet une des positions — ou des postures — fondamentales du débat que nous abordons ici.

Questionnements sur le progrès culturel

Si la technologie fait partie de la culture d'une société, de même que la médecine ou les modes de construction de ses habitations, au sens fonctionnaliste que nous propose l'ethnologie, il est difficile d'en nier le progrès. En outre, certains modes de production culturelle sont beaucoup plus dépendants que d'autres de la technologie. Bien entendu, c'est le cas du cinéma, impensable sans la technologie, ou de l'architecture. Mais est-ce le cas de la littérature? Écrite, marque-t-elle un progrès évident par rapport à sa tradition orale? Y a-t-il eu amélioration de Homère à Victor Hugo? Personne ne l'admettra. Y a-t-il eu progrès des dessins de Dürer par rapport à ceux de la grotte de Lascaux? Des sculptures de Picasso ou de Henri Moore ou de l'*arte povera* par rapport à la sculpture africaine? Mieux : une œuvre multimédia créée avec un super ordinateur de 2050 démontrera-t-elle un progrès esthétique ou créatif par rapport à une œuvre multimédia de la génération des expositions que j'organisais à *Images du futur* dans les années 1980? L'idée n'est même pas recevable! Le progrès technologique est incontestable, mais il n'a rien à voir avec la force expressive qui relève de valeurs artistiques. Il paraît stupide de dire qu'il y aurait progrès en art. Et pourtant, c'est ce que disaient les classiques en critiquant le primitivisme du Moyen Âge, ou les romantiques (les *Modernes*) en dénonçant les classiques. Et inversement, c'est au nom d'une perfection acquise (académisée) qu'on dénonça les *barbouilleurs* impressionnistes et fauvistes.

Envisageons le cas de l'architecture : il y a eu évolution entre les pyramides d'Égypte ou du Mexique et les gratte-ciel de Mies van der Rohe. Oui, mais y a-t-il eu progrès architectural? La performance technique est différente, mais non moins grande d'un âge à l'autre! La puissance d'expression religieuse, sociale ou culturelle est même peut-être moindre aujourd'hui qu'hier. Et la capacité à survivre aux millénaires est évidemment beaucoup faible aujourd'hui qu'autrefois. L'impact du progrès de la technologie sur la culture est évident dans le cas de la photographie, de la musique électronique ou de l'art en réseaux numériques, certes, mais ces formes d'expression nouvelles et si fascinantes ne constituent pas des modes d'expression artistiques plus significatifs, plus beaux ou plus convaincants que les statues de l'île de Pâques ou que des cathédrales gothiques.

Doit-on alors admettre qu'il n'y a pas de progrès culturel? La question est lourde de sens. Certes, on prend soin de parler désormais d'arts *premiers*, plutôt que *primitifs*; le style gothique n'est plus un qualificatif péjoratif par rapport à l'art classique. On célèbre l'art africain autant que l'art moderne. Bref, nous rejetons de plus en plus les idées d'un Condorcet sur les progrès évidents et inéluctables de l'esprit humain, nous critiquons l'utopie positiviste, et déjà Malraux, dans son *Musée imaginaire*, mettait sur un pied d'égalité les chefs-d'œuvre de toutes les époques, mélangeant les contextes et les styles au nom d'une croyance idéaliste ou transcendantale en un dialogue éternel de l'homme avec l'invisible. Oswald Spengler, de son côté, nous a proposé de relativiser les grands moments de l'histoire culturelle — des histoires culturelles — de l'humanité, en considérant les civilisations comme les fleurs d'un jardin, qui naissent, grandissent, s'épanouissent et meurent.

Un regard attentif sur l'histoire et la diversité de nos cultures humaines nous enseigne qu'elles ne démontrent aucunement l'existence d'un progrès universel, mais seulement de moments forts, ou d'immobilisme ou de consolidation, et d'autres de crise, de changements et d'adaptations, comme on en rencontre aussi dans les cultures animales. Il faudrait être un habile avocat pour démontrer qu'il existe un progrès évident des civilisations! Bien sûr, nous jugeons les autres civilisations selon les critères de la nôtre, et immanquablement elles nous paraissent manquer de respect à l'endroit de nos valeurs. Mais de cet ethnocentrisme, si naturel, pouvons-nous conclure que la civilisation grecque, ou l'égyptienne, ou la romaine, sont manifestement inférieures par rapport à l'américaine? Je ne m'y risquerai certainement pas. Surtout de nos jours!

C'est à ce moment de nos réflexions que nous voyons surgir dans le débat de nouvelles questions fondamentales, qui semblent concerner moins la valeur d'une culture que celle de l'éthique sociale qu'elle induit. Baudelaire nous a appris à aimer *les Fleurs du mal* et André Gide nous rappela qu'on fait « *de la mauvaise littérature avec de bons sentiments* ». Mais on nous opposera pourtant que le cannibalisme a — quasiment — disparu, de même que l'esclavagisme, et que le commerce des Noirs a été aboli. Disons plutôt que le mal s'est déplacé. Que les génocides d'aujourd'hui sont pires et plus fréquents que les cannibalismes d'hier, que l'esclavagisme est plus répandu de nos jours que jamais, quoique plus insidieux et invisible, qu'Hiroshima, le terrorisme et les armes de

destruction massive sont pires que tout ce que l'humanité a pu produire d'horreurs depuis les temps les plus anciens.

Devrait-on alors se résoudre à affirmer que le progrès culturel est une idée peu crédible, héritée de l'utopie universaliste du christianisme, qui a justifié les pires horreurs de l'Inquisition, de la conquête du Nouveau Monde, de la Saint-Barthélémy, du colonialisme et de l'intégrisme? Qu'il s'agit d'une utopie de la Révolution française, qui fut sanguinaire, une croyance des philosophes allemands de la Raison, Kant, Hegel, Fichte, Marx, qui ont fondé le concept d'Histoire mondialisatrice et uniformisatrice, dont les fiascos inhumains hurlent encore à nos oreilles? N'est-ce pas au pays de ces philosophes et du romantisme de Novalis qu'est né le fascisme nazi? J'ai visité un camp de concentration, avec ses fours crématoires et ses fragments blancs d'ossements humains encore visibles dans la nature environnante, à quelques arrêts d'autobus de Weimar, la ville de Goethe! On admettra, pour le moins, que le progrès de la culture, et plus fondamentalement de la pensée humaine, est loin d'être évident. Il est constamment dénié, ou renié, par l'histoire comme par l'actualité.

S'en remettre avec optimisme au progrès serait une naïveté dangereuse. Au mieux, ce serait un rocher de Sisyphe, qu'il faut chaque matin s'efforcer de remonter vers le sommet de la montagne, et dont on sait qu'il retombera chaque nuit... Et peut-on croire à un progrès de la pensée humaine, ou de notre psyché, depuis l'homme de Cro-Magnon jusqu'à George W. Bush, qui pourtant nous parle de Dieu et de l'Axe du mal? Certes non, à en juger — que cela nous plaise ou non — par l'histoire des cultures humaines. Devrait-on en tirer la conclusion que le progrès humain, au niveau collectif, est une illusion, un mirage? Quand on suit les nouvelles quotidiennes au *Journal télévisé de toutes les horreurs humaines* — selon l'expression du chanteur Gilles Vigneault —, les péripéties des massacres en Yougoslavie, ou au Rwanda, des tueries de femmes et d'enfants dans une école de Basra par des terroristes désespérés de leur propre sort, peut-on encore croire à un progrès de l'humanité?

Est-il légitime cependant d'avoir, dans notre réflexion, mêlé l'éthique à la culture? La beauté de la violence, de l'injustice, de la débauche n'est-elle pas aussi représentée dans de grands moments de la culture, comme nous le rappellent les dessins de massacres de la guerre de Goya, les peintures de Delacroix, les œuvres littéraires de Sade ou de Bataille, et certains chefs-d'œuvre du cinéma? N'y a-t-il rien de plus ennuyeux que la vertu? N'est-ce pas précisément le rôle de la création culturelle aussi, et surtout, de témoigner de toutes les vibrations, de tous les dévoiements, de toutes les passions, même les plus destructrices de la vie humaine?

Ne devrait-on pas plutôt admettre que la notion de progrès est centrale en technologie, par exemple en médecine du corps (mais non de l'âme) et en éthique, mais pas dans la création culturelle? Voilà la culture libérée de la morale. Dieu merci, nous dira le fantôme de Sade. Nous affirmerions alors que les cultures ne dépendent pas d'un progrès de la pensée ou de la psyché humaine; que l'idée de progrès n'y a aucune valeur particulière du point de vue de l'esthétique, de la force d'expression, de l'intensité du témoignage et de toutes les vertus créatrices qui en résultent. Que des milliers d'esclaves soient cruellement morts en bâtissant les pyramides des pharaons n'enlève rien à la beauté sublime de ces témoignages fabuleux de l'histoire humaine. Pire : l'émotion esthétique en est accrue!

La culture n'est-elle pas fondamentalement immorale? C'est bien ce que nous tendons à croire dans notre civilisation occidentale actuelle. Mais cette conception de la culture demeure exceptionnelle dans l'histoire humaine connue et ne se trouve pas dans les autres civilisations, ni même en Occident avant le XIXe siècle, où la domination des religions a systématiquement imposé des valeurs morales à la création culturelle. Et il n'est pas certain que l'humanité puisse s'offrir le luxe de généraliser l'amoralité culturelle à l'avenir et partout. Il n'est pas exclu que l'intégrisme islamique ou américain actuels connaissent un retour en force durable et profond sur toute la planète.

Les valeurs éthiques sont au cœur des civilisations et des cosmogonies qui les soutiennent. La postmodernité a fait le constat de la perte de sens, et donc de valeurs, à laquelle est confronté l'Occident aujourd'hui. Mais cela ne saurait durer. La nature humaine n'a pas la force d'assumer longtemps le vide, l'agnosticisme, la liberté. De nouveaux modèles de pensée et une nouvelle cosmogonie se construisent aujourd'hui, entraînant une nouvelle morale — et ses aliénations. Mieux : je ne saurais garder ici un simple regard d'observateur ethnologique face au problème de la morale sociale. Je ne saurais me réfugier derrière une neutralité intelligente et réaliste. Placé devant le scandale de l'injustice généralisée de la nature — car il est évident que la nature est a-morale, qu'elle exclut manifestement toute idée de justice et qu'en cela la création « divine » est scandaleuse —, il est précisément de l'ordre de la culture, de la culture humaine, de considérer non seulement la loi du plus fort et le hasard, mais aussi la souffrance, et la justice à laquelle nous aspirons.

Pour une éthique de la responsabilité

Si l'homme ne croit plus en Dieu, il n'a d'autre choix que de croire en lui-même! Et d'en assumer toutes les conséquences! À moins de sombrer dans le cynisme ou dans le nihilisme absolus — deux états forts répandus, il est vrai, dans nos sociétés —, l'homme doit prendre la relève des dieux qu'il avait créés et imaginer lui-même la destinée du monde, qu'il leur avait abandonnée. De l'instinct de vie et de puissance, qui sont de l'ordre de la nature, il lui faut passer à une vision de son avenir, à une responsabilité et à des valeurs humaines, qui relèvent de l'ordre de la culture. Pendant trente ans, j'ai choisi de nier l'existence du progrès humain, me conformant ainsi à l'évidence des faits que nous observons tous les jours. Il me faut admettre aujourd'hui que cette position n'est pas tenable. Lucide, sans doute, mais trop pessimiste. Trop résignée, trop négative, trop déprimante, trop mauvaise pour la santé... J'en suis donc venu à un choix volontaire, contraire sans aucun doute à ce que démontre l'histoire, à une décision qui est d'ordre humain et non plus animal, culturel et non plus naturel, et qui consiste à vouloir envers et contre tout croire, non plus en des dieux, mais dans les hommes, pour instaurer un progrès de l'humanité. Et cela s'appelle non pas une religion, ni un nihilisme lucide, ni une fatalité hégélienne, mais un humanisme volontariste et solidaire, un hyperhumanisme, au risque de l'illusion.

Au cœur de ma culture, parmi celles des civilisations du Nord, je découvre, face à tous les dangers qui menacent la survie de mes valeurs humaines, la diversité des cultures et même notre espèce et notre planète, la nécessité d'un retour à l'éthique. Je ne parle pas ici d'éthique individuelle, qui est le jardin secret de chacun,

Raymonde April, *Tableaux sans fond, Les arbres*, 1985, 84 × 116,5 cm, épreuve argentique

mais d'éthique collective, sociale et altermondialiste. Pour décider de la suite de la création de l'univers et donc de notre destinée, de nos buts *humains*. Je ne dis évidemment pas *transhumains*, ni *posthumains*, car je rejette ces utopies technologiques aussi inconsistantes que barbares. Je dis *hyperhumains*. Je pense très précisément à une éthique capable de dominer la logique de la technoscience. Une éthique de la responsabilité et de la solidarité altermondialiste, qu'il faut instituer et armer, comme on institue et on arme les démocraties, si vulnérables toujours face aux assauts des intégrismes et des fascismes.

J'aime la désinvolture et le cynisme en littérature, comme un excès précieux de liberté que peut se donner une culture forte, mais pas comme fondements de la culture et de la civilisation à laquelle j'appartiens, que je contribue à créer, et pour laquelle nous tentons tous ensemble de dessiner une vision, un avenir auquel nous puissions non seulement croire, mais travailler. Je garde un doute, cependant, quand se creuse soudain, depuis un siècle, de plus en plus dangereusement l'écart entre la croissance verticale, accélérée, exponentielle, de la puissance de la technoscience dans les mains des hommes, et la ligne basse et plate depuis des millénaires du non-progrès de notre psyché, qui demeure infantile. Il faut bien admettre le non-progrès de la sagesse et de la spiritualité humaines ou du développement biologique du cerveau des hommes, qui ne s'adapte pas à cette mutation anthropologique de nos instruments. Comment nier que le progrès de la technologie va beaucoup plus vite que nos idées, que notre conscience, que notre éthique !

Nous constatons actuellement une dysfonction colossale dans l'évolution humaine. Même si cela paraît dérisoire de le dire, et quasiment inutile, ce n'est pas de la culture, d'elle seulement, de son évolution, que nous pouvons espérer voir naître plus de conscience et plus de maîtrise de notre avenir. Alors que le *fastfood* des médias de masse nous désespère et que les industries du divertissement prétendent se substituer à la création culturelle, le renforcement de la culture dans nos sociétés actuelles est plus vital que jamais. La culture pour sauver l'espèce humaine de tous les dangers qui menacent directement sa survie ! Comme une espèce animale change immédiatement de comportement, et à plus long terme génétiquement, pour s'adapter à un nouvel environnement ou à de nouveaux prédateurs qui la menacent d'extinction. Si nous ne croyons pas beaucoup à la force de l'esprit, ou au progrès de l'intelligence humaine, peut-être pourrons-nous au moins compter avec l'instinct de conservation de l'espèce pour surmonter ce défi. Quelle défaite de l'esprit ce serait ! Compter paradoxalement avec le progrès de la nature, sinon avec celui de la culture… C'était difficile à avouer !

Hervé Fischer